

INTUITION ET INSPIRATION, ANALOGIE ET MÉTAPHORE

par Jürgen Schmidt-Radefeldt

La poétique de Valéry (1) est conçue comme une théorie du faire (*poiein*) des œuvres de l'esprit ; sa tâche consiste à décrire les opérations qui ont trait à la création (ou composition) d'un ouvrage par son auteur de même qu'à la compréhension ou consommation par un lecteur-auditeur possible. Dans cet acte de communication la part de ce dernier est la plus difficile à évaluer, il est difficile d'en calculer les effets sur le lecteur (2). Cette poétique nouvelle n'est point conçue comme un recueil traditionnel de règles ou de préceptes esthétiques concernant la poésie, mais avant tout comme tentative de mettre en évidence le mécanisme de l'acte mental et sensible de la production, de même que les circonstances et les conditions déterminant cet acte. « L'observation personnelle, et même introspection, trouvent ici un emploi de première importance, pourvu que l'on s'attache à les exprimer avec autant de précision que l'on puisse. » (3) C'est à l'aide de l'introspection, ce travail intellectuel ou travail « second » comme Valéry l'appelle, que l'on examinera des concepts tels que *intuition* et *inspiration*, *induction* et *déduction*, *analogie* et *métaphore*. Mais comment ceci sera-t-il possible si « l'introspection est incapable de diviser l'observé de l'observant — Un bâton a deux bouts ? » (15/372).

(1) Les idées générales de cette poétique se trouvent dans « *La première leçon du Cours de Poétique* » et « *L'enseignement de la Poétique au Collège de France* » in P. VALÉRY, *Œuvres* (Ed. de la Pléiade), Paris, 2 vol., vol I, 1340-1358 et 1438-1443. Toutes citations des *Cahiers* suivront l'édition du C.N.R.S., Paris, 1957-1961, 29 vol. ; elles sont données d'après vol./page de cette édition fac-similé.

(2) V.p.ex. la distinction entre « œuvres qui sont comme créées par leur public » et « œuvres qui tendent à créer leur public » (*Œuvres*, o.c. I, 1442) et la contribution de K.-A. Blüher dans ce volume.

(3) *Œuvres*, o.c. I, 1442.

Formuler ces questions épistémologiques, dont on ne peut nier la portée pour toute recherche scientifique, pour toute science, uniquement en termes métaphoriques ne suffit pas à les résoudre (4).

En linguistique moderne, pour donner un exemple récent, l'introspection et l'intuition représentent les ultimes critères et arbitres de l'analyse ; c'est à elles qu'on a recours pour trouver l'évidence sublime, bien qu'on ait rarement pris conscience de leurs fondements empiriques, épistémologiques et théoriques. A titre d'exemple (sans vouloir ou pouvoir traiter ces problèmes à fond) on pourrait faire allusion à la théorie de L. Tesnière sur la syntaxe structurale qui souligne que la *méthode introspective* fait appel à l'*intuition* de même qu'à l'*expérience interne* (de qui ?). Il en conclut qu'elle « est à ce titre une méthode expérimentale et par conséquent objective... parce qu'elle porte sur des faits. Certes, ces faits sont abstraits... », et Tesnière admet qu'il y a toute une *éducation de l'introspection* à faire ; selon lui, cette méthode introspective ne peut en principe porter que sur la langue maternelle et le linguiste doit être en même temps le sujet parlant (5). Ces remarques appelleront sans aucun doute un commentaire critique. Citons un autre exemple : Pour N. Chomsky l'intuition représente un « tacit knowledge not immediately available to the user of the language » (6), elle peut être trompeuse ; ce genre d'intuition peut être évoquée (par des *eliciting procedures*) et d'autre part, elle sert de critère pour juger de la grammaticalité des propositions (*linguistic intuition of the native speaker, competence*). L'intuition propre au linguiste doit être en ceci clairement distinguée (7).

(4) En mathématiques, le côté esthétique et pur de son objet d'étude n'a pas été souligné seulement par des mathématiciens classiques, mais également par des mathématiciens intuitionnistes, tel que p.ex. BROUWER : « But the fullest constructional beauty is the *introspective beauty of mathematics*, where instead of elements of playful causal acting, the basic intuition of mathematics is left to free unfolding. This unfolding is not bound to the exterior world, and thereby to finiteness and responsibility ; consequently its introspective harmonies can attain any degree of richness and clearness. » (Cité d'après Ch. THIEL, *Grundlagenkrise und Grundlagenstreit. Studie über das normative Fundament der Wissenschaften am Beispiel von Mathematik und Sozialwissenschaften*, Meisenheim a. Glan, 1972, p. 164 sv.) ou également par H. POINCARÉ, *Science et Méthode* (Paris, 1908, p. 57.) A l'égard de l'intuition en psycho-diagnostique cf. la discussion entre P.R. Hofstätter et A. Wellek, in *Studium Generale* 9, H. 10 (1956), 527-555.

(5) L. TESNIÈRE, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, 1969, ch. 18, p. 37-39.

(6) N. CHOMSKY, *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge/Mass, 1965.

(7) V.p.ex. la critique par G. Falkenberg, *Drei Argumente gegen die Zweiteilung in NP und VP*, in *Zeitschrift für Germanistische Linguistik* 2 (1974), 25-48, particulièrement le chapitre sur la justification par l'intuition, ainsi que H. HÖRMANN, *Meinen und Verstehen — Grundzüge einer psychologischen Semantik*, Frankfurt/M., 1976, p. 36 et ailleurs. La réflexion nécessaire sur ces fondements épistémologiques de la linguistique se manifeste

En ce qui concerne l'épistémologie telle qu'elle ressort des *Cahiers*, Valéry part d'une critique métalinguistique et met les termes « intuition », « inspiration » entre guillemets, ce qui veut dire qu'il les prend avec des pincettes, ou, en d'autres termes valéryens : « C'est interposer entre eux et moi l'avertissement qu'ils me sont inséparables de quelque Autrui pour lequel ils ont un sens. Et ils n'en ont pour moi qu'en liaison avec cet Autrui, ce *relais*. » (24/775) (8). La tentative de déterminer ce qu'est « l'intuition » pose alors un problème de métacommunication : l'intuition étant réalité originale et irréductible ne se communique pas toute faite par un discours. Comme l'affirmait Bergson, « sans le discours, l'intuition, à supposer qu'elle naisse, resterait du moins intransmissible, incommunicable ; elle s'épuiserait dans un cri solitaire. Par le seul discours devient pratiquement possible une épreuve de vérification positive : la lettre est le lest de l'esprit, le corps qui lui permet d'agir et, en agissant, de dissiper les mirages illusoire du rêve. Enfin l'acte d'intuition pure exige de la pensée une tension intérieure si grande qu'il ne peut être que très rare et très fugitif : quelques rapides éclairs çà et là ; ces lueurs évanouissantes, il faut les soutenir, puis les raccorder ; et cela encore est l'œuvre du discours » (9).

Mais doit-on se contenter du fait que de l'intuition on ne saurait en somme avoir valablement qu'une intuition ? Certainement pas. Dans plus d'une centaine de notes des *Cahiers*, Valéry s'est attaché à examiner l'intuition de plus près dans le cadre de sa théorie de la connaissance et à en définir le sens et la portée. Sans pouvoir dire avec toute certitude quelles furent les sources que Valéry avait consultées, des affinités entre les concepts de l'intuition cartésienne, kantienne, comtienne et même bergsonnienne apparaissent comme évidentes. Pourtant cette opération de l'esprit qu'il tente de décrire est extrêmement originale dans sa théorie de la connaissance. Avant de présenter celle-ci, résumons rapidement quelques positions traditionnelles concernant le concept de l'intuition :

Au sens cartésien, l'intuition est conçue comme *connaissance*

plus récemment par l'article de H. Gipper, « Sprachgefühl », « Introspektion » und « Intuition » — Zur Rehabilitierung umstrittener Begriffe in der Sprachwissenschaft, in *Wirrendes Wort* 26 (1976), 240-245.

(8) En ce qui concerne le rôle de l'Autrui, cf. la communication de D. Moutote « Le moi et Autrui » dans ce volume.

(9) H. BERGSON, *Une philosophie nouvelle*, p. 34 (cité d'après E. LE ROY, *La pensée intuitive*, Paris, 1929, 181).

d'une vérité évidente qui sert de principe et de fondement au raisonnement discursif (10). Elle offre un double aspect : 1° immédiate intelligence de « natures simples » ou de relations élémentaires, c'est-à-dire d'atomes de pensée et de leur union en axiomes (les « natures simples » étant les essences ou notions premières et indéfinissables) — 2° saisie globale d'un mouvement de démonstration ou d'un système de rapports dans leur unité organique. Le raisonnement part d'indéfinissables et d'indémonstrables intuitivement appréhendés, chemine par aperceptions intuitives de liaison immédiates, et enfin s'achève en intuition simplificatrice qui est vue d'ensemble. Chez Descartes, le rôle principal de l'intuition est la pleine clarté intellectuelle ou d'évidence obtenue instantanément. Descartes s'est résolu à ne pas rechercher d'autre science que celle qui se pourrait trouver en lui-même, ou bien dans le grand livre du monde (*Discours*, ch. 1, 14), et c'est bien dans les démonstrations des géomètres qu'il retrouvait d'une part quelques-unes de ses règles (maximes) de raisonnement, et, d'autre part la mise en garde qu'il n'y avait rien du tout dans ces démonstrations géométriques qui l'assurât de l'existence de leur objet. Ce qui nous ramène à l'intuition au sens de vue concrète des choses (cf. *intueri, videre*) — en tant qu'elle s'oppose à l'abstraction — et pénétration avec laquelle on sent ou devine ce qui n'y est pas apparent. En suivant Descartes, Leibniz en tirait la conclusion que les vérités primitives, trouvées par l'intuition, sont de deux sortes : vérités de raison ou vérités de fait (11). Kant, de son côté, entendait par intuition la vue directe et immédiate d'un objet de pensée actuellement présent à l'esprit et saisie dans sa réalité individuelle (12). Cette connaissance peut avoir pour objet : 1° une réalité transcendante (c'est par la « intellectuelle Anschauung » que l'existence de l'objet est donnée à l'intuition qui, d'après Kant, « nur dem Urwesen zukommen kann ») 2° des objets qui nous sont fournis par la sensibilité soit *a priori* (« reine Anschauung », intuition pure), soit *a posteriori* (« empirische Anschauung », intuition empirique). Nos propres phénomènes psychiques peuvent, en ce sens, être également dits objets d'intuition.

Dans une des premières notes sur l'intuition de ses *Cahiers*,

(10) Cf. surtout *Regula XII*, et A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1926, vol. I, p. 397.

(11) *Essais et Nouveaux essais*, livre IV, ch. II, § 1.

(12) « Die Anschauung... bezieht sich unmittelbar auf den Gegenstand und ist einzeln » — *Critique de la Raison pure* (cité d'après LALANDE, *o. c.*, p. 398).

Valéry part de l'idée que la science se meut par rapport à la vision (vue) pratique et acquise du monde. Le même objet se présente différemment à tel œil ou tel autre, de manière qu'il y a accroissement « de ma prétendue connaissance », d'où résulte cette tâche : « Etudier l'intuition et déterminer sa valeur. Le cercle de l'intuition, et sa valeur. Les intuitions élémentaires ou pouvoirs. Intuition et irrationnelles constantes ou notations. » (3/677) L'intuition — ainsi que l'inspiration — sont « choses telles qu'on n'en sait jamais trop pour en faire quelque chose. Il faut une immense information, un travail soutenu, de l'adresse, et des raisonnements serrés pour donner son prix à ce qui a le plus grand prix. De même que pour utiliser la richesse il ne suffit pas d'en hériter. » (6/351) De même que le poète n'a pas le droit de s'interdire l'emploi des métaphores, le savant n'a pas plus le droit de s'interdire de réfléchir sur l'intuition ou sur ses hypothèses : tous les deux doivent savoir ce qu'elles valent, et quelle serait sa fonction dans les opérations de l'esprit.

Partons d'une distinction que Valéry a voulu faire entre l'*intuition savante* et l'*intuition naïve et/ou moyenne* (13) : L'*intuition naïve* s'impose nécessairement au moi et résiste à tous les efforts, à tous les moyens qui font corps avec elle mais qui ne lui confèrent pas plus de solidité qu'ils n'en ont. Ce bâton qui me frappe est réel comme moi, ni plus ni moins. L'intuition naïve, c'est saisir la lune, prendre à la lettre, entrer dans le miroir, c'est ce qui se voit, sans modification. Dans l'intuition naïve, le moi n'est pas une propriété réciproque d'un système quelconque ; l'intuition naïve ne voit pas qu'il y a toujours un moi en regard, par conséquent, l'intuition naïve est absolutiste. Dans l'intuition naïve, mouvement et temps sont absolus, voir ce qu'on ne voit pas, mais voir ce que l'on sait — ainsi ne pas distinguer la portion réellement vue d'un objet, du reste qu'on y adjoint automatiquement. Le comble de l'intuition naïve c'est le rêve, sa production est naïve parce qu'elle dépend des données présentes, sans conservation, sans relais, sans choix entre les données, formées ou produites sans temps (dans le rêve, d'ailleurs, tout est de même valeur). Les intuitions naïves répondent à la sensation « d'incomplétude » qui constitue une résistance.

De celle-ci se distingue clairement l'*intuition savante*, élaboré-

(13) Cf. à cet égard *Cahiers* 3/881, 4/680, 7/196, 7/304, 15/870 et 21/505.

rée ou non, parfois spontanée, qui est une opération de transformation systématique : La figure A est remplacée par une figure A' parfois très différente. L'intuition savante se manifeste par exemple en lisant, en calculant, en classifiant, en se représentant quelque chose, ou bien en faisant des abstractions. Un raisonnement est au fond un genre d'intuition, avec des substitutions réglées ; c'est « voir dans le monde des classes ». L'intuition savante, c'est ce qui s'imagine simultanément à ce qui se voit pour le rendre maniable, « machinable », fonctionnel, analogue à une figure géométrique qu'on superpose à un système réel et dont les propriétés renseignent sur les variations possibles de ce système réel. La difficulté réside dans le fait qu'il est très souvent impossible de légitimer cette formation. Valéry affirme que les divers genres d'intuition se succèdent dans la connaissance, qu'ils se critiquent, se font défaut, qu'il y a même coexistence entre eux.

En ce qui concerne la poétique valéryenne, l'intuition naïve se manifeste dans l'indiscernement (ou la confusion naturelle) de l'auteur et des choses, des choses et des mots, des mots objectifs et subjectifs. L'intuition naïve ne fournit que des solutions particulières, ne connaît que des productions linéaires (Valéry donne l'exemple du *glissando* de métaphore en métaphore chez Mallarmé, par exemple la première strophe de *La Chevelure* : « *La chevelure* → *vol* d'une → *flamme* à l'extrême »). L'intuition naïve s'exprime au moyen d'éléments et de fonctions quelconques adoptés tout d'un coup, sans s'occuper de leur existence hors du besoin momentané et sans songer à en réduire le nombre. A cet égard Valéry critique Stéphane Mallarmé, « ce grand enfant littéraire [qui] croit qu'il a touché le plus haut, saisi une vérité importante pour avoir noté un contraste ou une similitude entre choses qui ne sont dissemblables que par le langage ». Et il conclut : « L'intuition savante consistera à observer et le langage et ses effets — donc la métaphore, les figures, les transformations prennent le rôle principal. Donc encore celui qui passe de l'intuition naïve à la plus élevée traverse un vide, un désert, l'époque où les sujets manquent, la stérilité se pose, etc. Crise — entre l'habitude juvénile et le nouveau mode. » (4/680) Se peut-il que Valéry parle ici de sa crise personnelle, de la stérilité et du silence du poète ? Sans aucun doute, Valéry a traversé ce « désert » en précisant sa pensée, et il a essayé d'adopter ce « nouveau mode » de raisonner, non plus à l'aide de l'intuition naïve mais de l'intuition savante : le passage de l'une à l'autre suppose maints

exercices. C'est encore Descartes dans ses *Regulae ad Directionem Ingenii* (1628/29, publ. posthume en 1701) et le *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637) qui avait proposé des exercices méthodiques qui rendent la pensée de plus en plus agile. Dans un commentaire de Descartes, Blondel avait mis en lumière le rapport entre l'intuitif et le discursif « au point que ce qui était d'abord successif et discursif, peut finalement être embrassé tout d'une vue, *simplici mentis intuitu*. C'est du point de vue de la pensée savante et, si l'on peut dire, quantitative, qu'il [= Descartes] parle ainsi. Mais dans l'ordre qualificatif, la compétence acquise du « connaisseur » n'est-elle pas une *intuition* laborieusement et lentement obtenue ? » suppose Blondel et il conclut que l'intuition ne précède ou n'exclut point la réflexion discursive et la pensée analytique, qu'elle peut aussi la suivre et la récompenser (14).

Henri Bergson également approuve cette remarque en disant que l'intuition en tant qu'opération de l'esprit prend du dehors une série de vues sur les choses, mais pour obtenir cette manière de saisir le réel, nous devons, le plus souvent, nous y préparer par une lente et consciencieuse analyse, nous familiariser avec tous les documents qui concernent l'objet de notre étude (15).

Ainsi le souligne également Edouard Le Roy (16) dans son livre *La pensée intuitive*, publié en 1929 : « on se tromperait lourdement si l'on pensait trouver, sous le nom de pensée intuitive, je ne sais quelle faculté acquise d'avance, uniformément présente en chacun, toute prête à fonctionner sans apprentissage préalable et à répondre avec compétence dès qu'on l'interroge. La vraie intuition, au contraire, est chose très rare, qui demande toujours un long effort et dont les hommes sont inégalement capables » (17).

Et Valéry, quelle est sa position en ceci ? C'est en 1912/13 qu'il formule son principe agnostique de la manière suivante : « Ne chercher pas la « vérité » — mais cultiver les forces et les organisations qui servent à chercher ou à faire la vérité. Et si elle est, elle sera trouvée... Ne chercher pas l'œuvre — mais

(14) Cf. LALANDE, *o. c.*, p. 402 (note).

(15) *Ibid.*, p. 402.

(16) Impossible de dire quand Valéry a fait connaissance de ce savant et éventuellement de ses œuvres ; dans *Cahier 19/775* il note : « 10/1/37 Visite à Ed. Le Roy — rue Cassette. Il accepte d'être mon porte-parole. » S'agit-il de la nomination au Collège de France ?

(17) LE ROY, *o. c.*, p. 197 sv.

les puissances. Les connaissances ne valent que leur valeur de dressage... L'intuition est un cheval, une bête à dresser. Rien par elle-même... » (4/827)

L'intuition (savante) peut alors être exercée dans une certaine mesure, elle peut être le résultat d'une recherche raisonnée dont le principe est le refus systématique des résultats immédiats, des expressions immédiates (dans un texte par exemple). « L'intuition sans intelligence est un accident » (10/251) écrit-il, et ailleurs il ajoute que l'intuition n'étant qu'un moyen « est trompeuse au moins autant de fois qu'elle est véridique. Plus souvent trompeuse encore que la mémoire. Il y a plus de fausses lueurs que de faux souvenirs. D'ailleurs toute valeur ne lui vient que du précisément qu'elle peut subir » (6/495). Ce qui est vrai, d'une part, quant à la recherche de ce qu'est l'intuition, et, d'autre part, quant au résultat produit par l'intuition.

Ceci nous ramène à un autre aspect de l'intuition telle qu'elle est conçue par Valéry. L'intuition est une illumination immédiate, instantanée, spontanée, soudaine et résolvante (et en ceci elle ressemble beaucoup à l'inspiration qui est aussi une émission de formes ou de combinaisons à la fois heureuses et improbables pour l'observateur), en outre l'intuition est unique parce qu' « on ne peut pas effectuer un bond en « décomposant », c'est-à-dire qu'on ne peut pas [le] faire *autrement* » (22/284) c'est qu'il n'y a pas de voie qui permette de refaire ce bond indéfiniment, en toute indépendance par rapport aux circonstances confuses, aux " temps " quantitatifs ou bien à l'acquis, bien que l'on puisse développer l'intuition à un certain degré. Le savoir, de son côté, exige essentiellement cette « réitérabilité », cette reproductibilité, le retour de la pensée réfléchie sur le chemin parcouru. Dans l'intuition en tant que génération spontanée, « la discontinuité de ce qu'on voit fait figure de *création* » (16/22). Dans un passage inspiré d'une fraîcheur remarquable Valéry fait l'éloge de l'intuition comme source des joies intellectuelles :

Mon « intuition » est une discontinuité dans quelque continu. Puisque aussi bien, après elle, je suis obligé d'y *revenir* — c'est le grand signe — de la repasser, de refaire le chemin parcouru — ou plutôt aboli — en un éclair. De même, je puis être surpris par mon propre acte si cet acte était prêt depuis quelques temps : je l'ai oublié, en le préparant, puis en l'oubliant, j'avais *monté* une surprise !

Tout à coup, je me rappelle ; je vois, je conclus ; je change d'avis. Je ne voyais pas, et je vois. Cette illumination brusque qui se fait parole, prend position — est une vraie surprise. Source des joies intellectuelles. Je ne m'applaudis que quand je me surprends. Comment en serait-il autrement ? C'est donc qu'il y a des événements internes, des faits dans le domaine des idées ; et des accidents qui se peuvent changer en lois ; des hasards qui sont tournés en actes volontaires, qui se font vouloir après, qu'on n'eût pas même pu désirer avant.

Plus généralement, à l'égard de notre réserve et ressource psychique, nous sommes à l'état d'attente indéterminée. Nous ne pouvons devancer notre pensée. (Mais *quelque chose* peut la devancer.) Mais nous sommes prêts à la penser. Nous ne pouvons que recevoir, désirer de recevoir. Si une idée qui ne vient m'étonne... (5/611)

* * *

Nous aimerions attirer l'attention sur un autre aspect de l'intuition valéryenne qui prouve, une fois de plus, l'affinité avec Descartes : dans cette géométrie grecque, les figures sont assez fidèles à l'intuition des formes réelles et des mouvements possibles des solides. La géométrie, qui suppose des définitions « idéales » (point, ligne, droite, courbe, surface, etc.), est considérée par Valéry comme « la science dont le moyen est figures. La géométrie est la science où les intuitions ont pu être, en grande partie, mises au jour, où les relations ont pu, en grande partie, être faites intuitives. Les relations y sont figures et les figures relations » (7/355). Ce que Valéry appelle la géométrie à distance finie est celle de l'intuition parce qu'en elle l'acte de tracer et la vision sont en corrélation. Mais dès qu'on introduit l'infini — ce qui est une possibilité intuitive, dit Valéry — alors la géométrie devient critiquable, falsifiable ; l'espace géométrique est une création de la géométrie elle-même, comme le sont les points, les surfaces, les courbes. *De realitate non curat* (18). L'intuition (au sens des géomètres) n'est applicable qu'au domaine de la géométrie. L'exemple de la géométrie conduit à cette conclusion qu'il y a plusieurs genres d'intuition dans des domaines différents de la recherche scientifique. Mais, d'un certain autre point de vue, l'intuition n'est pas forcément liée

(18) Cf. à cet égard *Cahier* 29/521-523.

directement à la vision (vue), à la perception, elle ne résulte pas nécessairement de la sensation actuelle. Néanmoins, en tant que connaissance par la vue, l'intuition est quelque chose « d'appris, acquis, transformation par un événement *comparable* à un *coup d'œil* — ou un *regard* en tant que un regard est développable... » (20/455). Si par exemple, en géométrie une figure donnée n'est pas complète, finie, alors l'intuition complète cette figure : Qui voit l'arc produit le reste du cercle, qui voit le carré produit les diagonales — cette production résolvante de compléter *s'impose intuitivement*. Pour donner la parole à Valéry : « Intuition signifie par figure perception « par l'esprit » aussi nette qu'une perception nette de la vue et aussi prompte ou immédiate, — d'une relation, d'un schème d'action, d'une solution quelconque. Cette perception est aussi bien production. » (20/805) La perception visuelle est étroitement liée à la perception intérieure : la connaissance dispose d'une intuition d'unité, d'une intuition de pluralité ainsi que d'une mesure intuitive ou intrinsèque, relative soit à l'espace, soit au temps (intuition d'unité sensori-motrice).

Mais quelle est la source secrète de l'intuition ? Dans la théorie de la connaissance des *Cahiers*, l'intuition est considérée comme un événement de qualité supérieure appartenant au potentiel de l'esprit (implexe). Elle est une conclusion obtenue par la formation (recherchée dans le cas de l'intuition savante), inconsciente d'une vision ou représentation qui satisfait à l'optimum esthétique, d'adaptation à la circonstance connue ou non, présente ou latente.

L'intuition est la perception d'une propriété du champ *invisible* que crée dans le *caché*, la présence (plus ou moins *cachée*, définissable par le temps que mettrait la chose pour venir au présent réel — et c'est là le point mystérieux, — cette *contradiction*) des conditions et des données. (10/206)

Il y a toujours une attente profonde dans ce champ où les « objets » s'orientent, se déforment, où dans un temps très court la combinaison des « adaptables » se fait. Cette combinaison utilisable se forme intérieurement comme par un coup de hasard ; elle *répond à une recherche préalable*, à une attente et à une préparation saturante — comme un éclair répond à une charge qui finit par crever l'isolant. D'une certaine manière, le texte suivant résume tout ceci :

L'intuition livrée à elle-même donne des résultats qui sont comparables à ceux d'un *champ* (invisible) comme magnétique. Les choses s'y disposent comme d'elles-mêmes *comme si elles se connaissaient* ou obéissaient à quelque puissance ordonnatrice, et les *temps* joints à cette injonction mystérieuse sont des temps de propagation, des intervalles de l'effet de résonance. Cf. cristallisation brusque dans milieu saturé. On peut donc supposer que les relations parfois si rapides qui se *manifestent* à l'esprit — et parfois si inattendues mais si heureuses — sont l'effet d'un *milieu* (dans un état particulier) dont un « fragment » d'*implicité* cachée se révèle (sous un choc ou coïncidence excitante). La *valeur* de la révélation est *réservée*. *L'intuition est impersonnelle*. Peut-être telle intuition ne pouvait se produire qu'à telle personne. Mais elle réduit cette personne à n'être que l'assemblage de ses conditions et si elle cherche *ensuite* à se retrouver *cause*, elle ne trouve rien... (15/873) (19)

Il s'agit là de la distance créée entre le moi analysant des procédés intuitifs et le moi analysé, entre l'observé et l'observant. L'observation intuitive de coïncidences, de transpositions, de traductions n'est possible qu'à cause du déplacement du point-de-vue (20) qui, conservant les relations, change le domaine des images, procède par identifications.

A côté de l'intuition cartésienne (Descartes, Leibniz, Locke, Hume, Wolff) et de l'intuition kantienne (Kant, Hamilton, Mansel, Dewey), le dictionnaire de Lalande (21) relève une troisième acception de ce concept : L'intuition conçue comme toute connaissance donnée d'un seul coup et saisie sans aucun raisonnement conceptuel ; ceci s'applique par exemple aux propriétés des nombres entiers, des figures de géométrie, ou — pour citer un exemple de Schopenhauer — la manière d'actionner un levier, une poulie est (re)connue intuitivement d'une façon immédiate et parfaite. Et ne pourrait-on pas rappeler ici des expressions linguistiques de l'usage courant telles que « connaissance intuitive », « comprendre par intuition » (intuitivement = instinctivement) ou bien « une attitude (ou action)

(19) L'idée de Socrate que l'intuition est de caractère impersonnel, inspirée par le démon, retrouve ici un reflet ainsi que dans *Cahier 4/807* : « le Démon, le Reste, l'intuition c'est la pensée à l'état sauvage, mêlé ». (Cf. Karl MÖHLIG, *Die Intuition — Eine Untersuchung der Quellen unserer Wissens*, Wuppertal — Vohwinkel, 1961, p. 10.)

(20) Cf. J. SCHMIDT-RADEFELDT, La théorie du « point-de-vue » chez Paul Valéry, in *Paul Valéry Contemporain*, éd. par M. Parent et J. Levaillant, Paris, 1974, 237-249.

(21) *O. c.*, p. 399 sv.

intuitivement bien choisie » ? En tout cas, le caractère de perception (visuelle) immédiate de l'intuition est inhérent à la pensée de Valéry ; c'est son côté *sensible*. Sans aucun doute est-elle trompeuse étant donné qu'il « est intuitif que la lune est grande comme une assiette, que le ciel est voûte sphérique » (20/289). Mais, ajoutons-nous, c'est la première vue, la vue *immédiate*. Valéry souligne ceci dans le texte suivant :

« Intuitif » — « intuition » ne veut guère dire qu'im-médiat — *immédiation*. C'est encore une comparaison (cf. réalité) avec la connaissance par la vue. « Il suffit de voir » pour « savoir ». Mais on néglige tout ce qu'il a fallu d'expériences et de tâtonnements pour que *voir* = *savoir*. (18/883)

En ce qui concerne une autre et dernière source des idées valéryennes sur l'intuition (22), on ne se trompe point en la cherchant dans les œuvres d'Henri Poincaré. Dans le premier chapitre sur l'intuition et la logique en mathématiques dans son livre *La Valeur de la Science* (Paris, 1905), Poincaré distingue entre deux sortes d'esprits mathématiques, les uns logiciens et analystes, les autres intuitifs et géomètres (et il souligne que le guide des premiers est avant tout l'analogie). Poincaré tire la conclusion qu'il y a plusieurs espèces d'intuition, soulignant « combien l'intuition du nombre pur, celle d'où peut sortir l'induction mathématique rigoureuse, diffère de l'intuition sensible dont l'imagination proprement dite fait tous les frais » (*o. c.*, p. 32). Et il se demande si cette *intuition pure* ne saurait se passer du secours des sens. Mais il renonce à tout commentaire jugeant que ce problème est « l'affaire du psychologue et du métaphysicien ». L'intuition du nombre pur est celle des formes logiques pures qui dirige les analystes, « qui leur permet non seulement de démontrer, mais encore d'inventer. C'est par elle qu'ils aperçoivent d'un coup d'œil le plan général d'un édifice logique, et cela sans que les sens paraissent intervenir » (23).

(22) Nous avons laissé de côté d'autres aspects du concept de l'intuition valéryenne. En ce qui concerne l'affinité entre Valéry et A. Comte cf. note (42).

(23) *O. c.*, p. 33. Poincaré considérait comme but principal de l'enseignement mathématique de développer certaines facultés de l'esprit parmi lesquelles l'intuition ; et dans *Science et Méthode* (Paris, 1908, 137) il écrit : « Pour le géomètre pur lui-même, cette faculté est nécessaire, c'est par la logique qu'on démontre, c'est par l'intuition qu'on invente. Savoir critiquer est bon, savoir créer est mieux. » Et il poursuit plus loin que sans l'intuition « le géomètre serait comme un écrivain qui serait ferré sur la grammaire, mais qui n'aurait pas d'idées », « C'est aussi Le Roy, *o. c.*, qui discute le problème de savoir si les règles

L'intuition pure rejette alors le secours de l'imagination à cause de sa faillibilité, et Poincaré en conclut que « la plupart d'entre nous, s'ils voulaient voir de loin par la seule intuition pure, se sentiraient bientôt pris de vertige. Leur faiblesse a besoin d'un bâton plus solide, et ... il n'en est pas moins vrai que l'intuition sensible est en Mathématiques l'instrument le plus ordinaire de l'invention ». (*O. c.*, p. 33 sv.) Il est évident que cette distinction de Poincaré entre l'*intuition sensible* et l'*intuition pure* se retrouve dans celle de Valéry entre l'intuition naïve et savante : mais ce n'est pas tout. En ce qui concerne la manière selon laquelle l'intuition travaille et se manifeste, Poincaré parle des « apparences d'illumination subite, signes manifestes d'un long travail inconscient antérieur », de ces inspirations subites qui « ne se produisent qu'après quelques jours d'efforts volontaires, qui ont paru absolument infructueux et où l'on a cru ne rien faire de bon », mais qui « ont mis en branle la machine inconsciente, et, sans eux, elle n'aurait pas marché et n'aurait rien produit. La nécessité de la seconde période de travail conscient, après l'inspiration, se comprend mieux encore. Il faut mettre en œuvre les résultats de cette inspiration, en déduire les conséquences immédiates, les ordonner, rédiger les démonstrations, mais surtout il faut les vérifier » (24). C'est toujours chez Poincaré que le lecteur des *Cahiers* de Valéry retrouve maintes idées fondamentales telles que : le travail « second » que nous avons mentionné au commencement de notre contribution, des idées sur le Moi inconscient (subliminal) disposant des intuitions délicates en relation au moi conscient, et l'idée de l'implexe qui — en ce qui concerne l'intuition de l'ordre mathématique — nous fait deviner les harmonies et des relations cachées.

En poésie, les « intuitions » sont des formes verbales, des expressions formulées, des vers qui se donnent *tout faits* ; mais alors ce genre d'intuition exige encore plus d'acquisitions, bien que l'immédiat puisse être défini ou décrit dans ce domaine comme la combinaison d'une formation singulièrement heureuse, à la fois excitante par la détermination inattendue qu'elle

de la Logistique ont fait leurs preuves de fécondité et d'*infaillibilité*, s'il est vrai qu'elles permettent de démontrer le principe d'induction complète sans aucun appel à l'intuition, en attaquant Couturat et suivant B. Russell. Sa conclusion finale est que « la logique reste donc stérile, à moins d'être fécondée par l'intuition ». (*O. c.*, p. 211.) Le problème de savoir « comment et de combien de manières l'esprit peut s'écarter de l'intuition ? Et avec quel succès ? » (*Cahier 29/523*) reste pour Valéry également la question finale.

(24) H. POINCARÉ, *Science et Méthode*, Paris, 1908, p. 54 sv. Il s'agit ici du chapitre III sur « L'invention mathématique », qui dans sa traduction anglaise m'avait été signalé par gentillesse de H. Schnelle.

apporte, et d'une promptitude extraordinaire. A côté de ce caractère d'immédiateté Valéry constate d'autres *aspects communs à l'intuition et à l'inspiration* tels que toutes les deux (ainsi que le souvenir) sont de même forme, qui est forme de *réflexe* : la connaissance se dispose, dans les deux cas, de telle manière qu'un événement se produise « de soi-même » ; mais les conditions qu'il doit remplir peuvent être très vagues ou très précises. D'autres aspects de l'affinité entre l'intuition et l'inspiration pourront être que : « L'inspiration est une coïncidence » (7/469), qu'elle « est un raccourci » (4/610), qu'elle est un phénomène mental d'une rapidité extrême, sans chemin, c'est-à-dire qu'elle s'impose dans l'instant ; elle révèle une relation de cohérence autre que la coexistence ou séquence de fait ; elle tient au hasard mais s'en détache.

Au contraire de l'intuition scientifique — et cela nous ramène une nouvelle fois à la poétique valéryenne — le poète a essentiellement l'intuition d'un mode (type) de combinaison à part : telle combinaison d'objets (de la pensée) qui n'a pas de valeur pour l'homme normal, pour lui *se fait remarquer*, elle le frappe (par exemple une combinaison de sons frappe son oreille, une combinaison de choses le sollicite à la traduire, une combinaison de mots le contraint à la justifier). L'intuition poétique — et peut-être est-il plus exact de parler ici d'inspiration — est alors un phénomène extrêmement personnel qui, pour cette raison, ne se prête pas à des définitions simples (25). Valéry propose une définition par le négatif constatant que l'inspiration est

Ce qui ne se répète pas (dans les choses de l'esprit) et qui est *indéfinissable* — car si on pouvait le définir, c'est qu'on aurait pu *revenir* sur cela, le *re-voir*. Condition qui paraîtra *fausse* à plusieurs ; mais qui a la vertu de mettre en évidence l'usage *positif* que l'on fait d'une lacune et négation. Ce qui ne peut se répéter ne peut être objet d'aucune « science ». Il n'y a pas de *recette*. Et c'est le cas de toute l'œuvre. (19/827)

Evidemment, la réalisation d'une œuvre poétique ne peut pas être décrite en termes d'action volontaire, l'inspiration poétique est un pouvoir d'un autre ordre.

(25) Cf. H. HARTH/L. POLLMANN, *Paul Valéry*, Frankfurt/M., 1972, p. 85 sv. et p. 90 sv., ainsi que W.N. INCE, *The poetic theory of Paul Valéry. Inspiration et technique*, Leicester, 1961, 1970.

*
**

Etant donné qu'il est impossible de définir rigoureusement ce que sont « l'inspiration » ou « l'intuition » (et la mise entre guillemets dans les *Cahiers* souligne ceci), Valéry a trouvé un moyen qui consisterait dans l'*expression métaphorique*, ou, plus exactement *analogique* : en ce qui concerne l'intuition, elle est considérée comme analogue à la cristallisation rapide en milieu saturé ou aux phénomènes d'un champ magnétique (26). Valéry recherche beaucoup ses analogies dans la physique et la mécanique — ce qu'il confesse lui-même (27) — et il se justifierait en disant qu'il emprunte essentiellement à la science des *manières de voir et de raisonner* ; les analogies sont pour lui des moyens de raisonner, et, d'ailleurs, le domaine propre de l'analogie n'est-il pas la science (physique) et les mathématiques ? En lisant un livre de science, les faits eux-mêmes (si intéressants qu'ils soient) ne le saisissent qu'à titre de combinaisons de choses connues qui peuvent avoir des applications par analogie. Dans la conception de son *Système*, Valéry avait été mené par l'idée

de représenter toutes choses par un système fermé ou déduire un système à images *utilisables* et analogue à un système fermé des choses perçues... Dans un tel système une fois défini, les *analogies* (dont il a pour but de justifier l'emploi, de préciser les formules, de les pousser, etc.). Les analogies seront les identités de forme entre les A, B, C vus de tel point et réduits à tel *édifice d'actes* sont même chose ou schème Σ . Inversement, un schème Σ utilisé en programme d'actes, s'incorpore de p façons dans p domaines. Le système a pour désir les analogies et les représentations qui permettent d'écrire les questions et les problèmes en langage homogène... (10/756)

Dans ce passage important, Valéry souligne le caractère formel de l'analogie : si trois objets A, B, C ont en commun

(26) Cf. *Cahier* 16/22. Néanmoins Valéry offre des comparaisons métaphoriques pour éclairer le caractère d'illumination de l'intuition : « On est dans une prison désespérée. Un rayon lumineux tombe et fait voir la clef sur le sol » (6/401) ou « si l'on tire d'un chapeau un chameau — D'où vient ce qui n'était pas et n'était pas probable ? » (13/746). — « Le fil qui ne sait où se rompre » (19/110) n'est pour lui qu'un exemple de l'*anthropomorphisme de l'intuition*.

(27) Cf. *Cahiers* 8/106 et 25/328.

des propriétés formelles, s'ils sont autant de variables ou bien un effet sensible identique, alors ils peuvent être considérés comme liés par une *relation d'analogie* : l'analogie est constituée pour Valéry par l'*identité de structure d'adaptation*. Il ne s'agit point alors d'une identité de structure ou d'isomorphie de point de vue superficiel : ce qui est frappant dans le passage cité, c'est l'approche d'un *modèle* de l'analogie telle qu'elle est proposée par la cybernétique moderne (28) — bien que cette note des *Cahiers* date de 1925. Autant que nous puissions en juger, la conception valéryenne de l'analogie comprend les deux types : l'*analogie de structure* de deux systèmes (cf. l'analogie célèbre entre le modèle d'atome de Bohr et le système solaire) ainsi que l'*analogie de fonction*. C'est avant tout ce dernier type qui est de première importance pour Valéry. On parle d'analogie de fonction s'il s'agit de fonctions identiques que peuvent remplir les deux systèmes : si deux systèmes cybernétiques sont analogues quant à leur fonction, ils sont alors substituables c'est-à-dire que l'un représente un modèle cybernétique de l'autre. Il resterait à déterminer *quelles* seraient les fonctions (ou structures) des deux systèmes prises ou adaptées comme propriétés d'analogie essentielles.

En examinant l'analogie fonctionnelle dans le domaine du langage, la relation entre les opérations de l'analogie et de l'intuition apparaît clairement dans l'acquisition d'une langue, soit la langue maternelle, soit la langue étrangère : apprendre une langue représente un procédé guidé par l'intuition, par des méthodes d'analogies formelles (auditives, morpho-syntaxiques) et/ou sémantiques. On se rappellera Michel Bréal, qui, dans son *Essai de sémantique* (source importante des idées de Valéry), avait donné tant de poids à l'analogie, ou bien Pierre Guiraud (*La Sémantique*, Paris, 1955) qui distinguait trois types d'analogie (analogie combinative, corrélatrice et phonétique) et qui voyait sa source dans une *identité de relations* entre deux référents ; le transfert, d'autre part, repose selon Guiraud sur l'*identité d'apparence, de fonction, ou de situation* entre les deux référents. Ces idées trouvent, en effet, un reflet dans la pensée des *Cahiers*.

(28) Cf. par exemple G. KLAUS/M. BUHR (éd.), *Marxistisch-leninistisches Wörterbuch der Philosophie*, 3 vol., Reinbek, 1972, vol. I, p. 63-64 ; pour les relations entre la cybernétique et Valéry cf. J. ROBINSON, *L'analyse de l'esprit dans les « Cahiers » de Paul Valéry*, Paris, 1963, 74-81 ainsi que J. JALLAT, Valéry et le mécanisme — La notion de modèle et la théorie de la construction, in *Saggi e Ricerche di letteratura francese* 8, (1967), 185-241, 232 sv. — Je viens de terminer un travail sur les « Ebauches d'un raisonnement cybernétique dans l'œuvre de Valéry ».

Selon Valéry, l'analogie ainsi que la métaphore sont des cas particuliers de transformations générales, c'est-à-dire des produits réguliers (actes) d'un certain état déterminé dans lequel tout apparaît dans une sorte de *résonance de similitudes* ; l'esprit procède par groupes entiers, l'objet réel est perçu dans une relation à un autre objet (présent ou absent). Chaque objet de la vision (vue) est virtuellement chargé des reflets des objets voisins, chaque objet de pensée, imaginé, engendre un champ de similitudes (Implexe) (29).

En ce qui concerne l'analyse fonctionnelle des opérations de l'esprit, Valéry considère — au contraire des métaphores — les analogies comme plus précieuses, parce qu'elles sont « les comparaisons fondées sur la structure, qui permettent une sorte de raisonnement, et une variation correspondante de leurs termes » (8/567). C'est alors également une valeur heuristique que Valéry attache aux analogies, aux conclusions par analogie. Son rôle cognitif est reconnu, bien qu'il soit différent dans les sciences ou en poétique, ainsi que son caractère d'outil pour exprimer ou communiquer la pensée, pour chercher à exercer une action sur l'Autrui (30).

Pour en venir plus précisément à la métaphore, répétons une fois de plus que pour Valéry la métaphore est, avant tout, un acte fonctionnel, spontané dans l'emploi du langage ordinaire. En feuilletant une thèse sur la métaphore, Valéry constate que les philosophes s'embarrassent des mots qu'ils ont inventés eux-mêmes et chargés de sens conceptuel. « Et de même les linguistes, dit-il en poursuivant cette critique, qui se perdent dans tout ce qu'ils savent — et croient à l'accumulation. » Lui, en revanche, constate : « Je préfère naturellement ma mode, mon analyse par l'action. Le langage en acte est dominé d'abord par *ce qui est voulu* immédiatement et qui

(29) Ceci est particulièrement vrai pour l'image picturale. Si l'intuition est toute image vue ou perçue dans le « *domaine résultant* » (Valéry appelle ainsi ce qui est esprit, pensée, lieu des images caractérisé comme « lieu-temps des choses perçues en réponse ») et qu'elle augmente la connaissance, guide l'acte ou le suggère dans le domaine du corps, de même ces images se justifient par les résultats. Valéry admet que le rôle de l'intuition en peinture est plus difficile à définir. Le plus important des effets reste selon lui de donner les variables indépendantes, l'*analogie* tend à ne mettre en jeu que ce qui est nécessaire au *but*. Valéry donne une comparaison platonique moderne : « Donc tout se passe comme si quelqu'un qui *existait*, qui observait à travers des fentes en coïncidence sur les écrans en mouvement, apercevait dans une fraction brève de *temps* ce qui ne se voit pas selon moins de sensibilité. *Le peu lui est beaucoup dans l'instant*. Et il est lui-même ce peu, et il voit un « infini » — il réduit soi à rien. » (9/718)

(30) Cf. Ch. PERELMAN, Analogie et métaphore en science, poésie et philosophie, in *Revue Internationale de Philosophie* 23 (1969), 3-15, et les articles de B. Juhos et I.M. Bocheński in *Studium generale* 9, H. 3 (1956), 121-129.

emprunte tous moyens. Puis il est dominé par des considérations secondes — et le premier état est corrigé — selon celles-ci... » (23/53) *Le langage est acte, produit immédiat pour des fins de penser ou de communiquer ; le langage ne peut être analysé que comme acte.* Quant aux métaphores, ce sont « des actes de l'instant ou de l'excitation aux prises avec le système latent (implexe) de réponses qu'est le langage *total* (c'est-à-dire tous moyens d'expression libératoires — signes, mots, formes, visage, etc.)... » (23/225) (31)

Soulignons alors que les métaphores, les images, ne constituent point une propriété spécifique du langage poétique, de la poétique valéryenne, elles ne constituent point le véritable principe poétique (32). Généralement l'esprit ne s'arrête pas aux métaphores, elles n'ont qu'une fonction de moyen d'expression entre d'autres. C'est de ce point de vue que Valéry critique le XVIII^e siècle et l'idéologie du « génie » qui était fondée sur « l'abus des images. La rhétorique, signe du « génie ». L'image ou métaphore prise comme *but*. » (5/769) La métaphore ne peut pas être un but en elle-même, elle n'a qu'une fonction indubitablement particulière dans l'acte verbal. Mais comment doit-on définir cette fonction de la métaphore ? Valéry propose la définition suivante :

Métaphore est une substitution dont l'événement intérieur est *symétrique* : (si *A sim B*, *B sim A*). Mais son occasion et son emploi ordinaire donnent l'un des termes comme principal, l'autre comme accessoire, et le premier est suivi dans le développement, le second est abandonné après utilisation. (26/503)

Il se peut que le terme principal soit fictif et unimaginable, comme dans l'expression « tous les points de cette droite » (le point mathématique est une véritable métaphore, maintient

(31) La sémiotique du discours inclut également la mimique du corps, tel que l'expression du visage ou des mains : Valéry entend les gestes de l'orateur comme des métaphores parce qu'ils sont des « imaginaires » — actes jadis réels, quand le langage était (secouru par) le geste.

(32) Valéry propose « que ce principe est à rechercher dans la Voix et dans l'union *singulière*, exceptionnelle, difficile à prolonger de la voix avec la pensée même. Donner à la Voix en acte une sorte de vie propre, autonome, intime, impersonnelle, c.-à-d. personnelle-universelle... tel est le but, le désir, le signe, le commandement. Le poète fait aux autres hommes un présent non extérieur, mais il leur donne un autre usage de leurs pouvoirs, une nouvelle distribution de leurs ressources » (7/71). Cf. à cet égard *Œuvres*, o. c. I, 1332 sv., et la contribution de N. Celeyrette-Pietri dans ce volume.

Valéry dans *Cahier 2/635*). Montrant que la figure de la métaphore est une transformation du successif en simultané, c'est en principe le premier terme non-métaphorique qui est poursuivi dans l'acte verbal, le deuxième sera annulé par l'acte de compréhension directe. Bien que cette définition de Valéry atteigne un haut degré d'abstraction au point qu'elle néglige les problèmes de détail, on pourra la rapprocher des conceptions les plus récentes de la façon d'opérer de la métaphore (33). Ce qui est prouvé également par le fait que Valéry a bien vu le problème qui réside dans la *relation*, c'est-à-dire dans *ce qui se passe entre les deux termes* A et B. Il note à cet égard :

Toute métaphore implique un point de vue ou de projection. Pour qu'elle se déclare il faut souvent passer d'une donnée à un état confus et de là à l'autre terme. — Il y a un point tel que l'on peut de ce point aller continument en A ou en B. Ces *points critiques* sont dans toutes les accommodations. (3/238) (34)

Ce qui paraît se contredire dans cette note de Valéry c'est que, d'un côté, la métaphore est conçue comme passage (A → B), ce qui était soutenu par la définition ci-dessus, et de l'autre qu'il y a *symétrie* (voire *reversibilité*) des deux termes : ce point à partir duquel on peut « aller continument en A ou en B » est-il le point de vue de l'analyse extérieure ? Le point de vue de celui qui voit et qui *se voit* ? Cette question reste ouverte.

Mais nous ne voulons point perdre de vue que la relation métaphorique n'est qu'une figure entre d'autres (tropes tels que la synecdoque, la métonymie) (35). Pourtant, pour que ces opérations métaphoriques ou métonymiques soient possibles, il faut qu'une majorité de termes du langage ordinaire soient

(33) Cf. p.ex. W. KÖLER, *Semiotik und Metapher — Untersuchungen zur grammatischen Struktur und kommunikativen Funktion von Metaphern*, Stuttgart, 1975, et notre compte-rendu de cette œuvre dans *Kritikon litterarum* 6 : 2/3 (1977). En langue française, les travaux de Albert HENRY (*Métonymie et Métaphore*, Paris, 1971) de Michel LE GUERN (*Sémantique de la Métaphore et de la métonymie*, Paris, 1973) et d'autres (cf. la bibliographie dans Paul RICŒUR, *La Métaphore vive*, Paris, 1975) reflètent en quelque manière des idées valéryennes.

(34) Ceci ramène à Kenneth BURKE (*A Grammar of Motives*, 1945, New Jersey, p. 503 sv.) qui écrit « metaphor is a device for seeing something in terms of something else... A metaphor tells us something about one character considered from the point of view of another character. And to consider A from the point of view of B is, of course, to use B as a perspective upon A » (citation d'après *Langage, Thought and Culture*, éd. par Paul Henle, Ann Arbor, 1958, p. 192).

(35) Dans *Cahier 7/79*, Valéry caractérise ces trois tropes ainsi : synecdoque (restriction et extension de sens), métonymie (par rapport constant), métaphore (par ressemblance).

fixés à un certain degré, qu'ils soient invariables, ce qui veut dire que leur caractère métaphorique s'est perdu, qu'il est devenu inconscient (36) : les termes sont des signes employés dans leur sens conventionnel. Mais il y a également un consensus sur le sens des métaphores dans chaque communauté linguistique, de manière que si l'on se mettait d'accord par exemple sur le sens altéré (métaphorique) des termes et des opérations à effectuer pour comprendre une proposition telle que « Le cheval électrifie l'incompatibilité », cette compréhension suivrait alors des règles et permettrait finalement l'annulation de l'ensemble propositionnel en une unité. C'est à l'aide de cette proposition anormale que Valéry a essayé de démontrer l'altération *régulière* (métaphorique) en tant que méthode sémantique du langage et du style (37).

Il va sans dire que c'est dans le domaine concret du sensible, des sensations, que la pensée métaphorique a ses ressources (38). Ceci se prouve par le fait que des termes désignant des objets ou des actes du domaine sensible ont été transférés pour désigner des actes ou propriétés de l'esprit : *com-prendre*, *perce-voir*, *penser*, *con-firmer*, *saisir*, *posséder*, etc., leur étymologie s'y trouve figurée. Cette métaphorique indispensable pour parler des choses mentales est une création de temps immémorial que Valéry appelle « l'époque où s'est formée une conscience de la conscience » (11/519) (39). Dans une analogie réussie, Valéry exprime ceci, mettant en lumière le rôle métacognitif ou métacognitif de la méta-phore d'une part, et de l'autre la condensation de pensée en forme métaphorique :

Dans tous les cas une métaphore d'ordre sensible est à la pensée ce qu'une illustration est au texte. Elle sort du texte (ceci est important). Elle contient dans un complexe, d'un moment, une portion indescriptible du texte. (1/357)

(36) Cf. à cet égard W. KÖLLER, *o. c.*, p. 255. Le problème de la possible substitution d'une métaphore par une expression non-métaphorique, qui n'est pas résolu en linguistique (cf. W. KÖLLER, *o. c.*, p. 92), est résolu par Valéry comme ceci : « Quand on dit (A, B) est une *métaphore*, on implique qu'il y aurait une autre solution non-métaphorique — et on oublie que le fait linguistique est *instantané*. S'il ne l'était pas on ne trouverait jamais ses mots... Parler — c'est faire. Comprendre — c'est pouvoir refaire. Or, *faire*, observé dans ce qui est opéré, c'est apporter un dérangement à qq. disposition et créer un arrangement. » (23/54)

(37) Cf. *Cahier* 1/859. Pour d'autres exemples de propositions anormales chez Valéry cf. J. SCHMIDT-RADEFELDT, *Valéry et les sciences du langage*, in *Poétique* 31 (1977), 368-385, 380.

(38) Dans l'acquisition du langage par l'enfant, Valéry pensait retrouver ceci (*Cahier* 3/181).

(39) Cf. la table des métaphores employées pour l'expression de la connaissance, *Cahier* 2/725.

Sans aucun doute, l'analogie métaphorique implique toujours un élément iconographique dans le deuxième terme de relation : dans cette relation de similitude entre A et B, B peut être considéré comme « figuré », comme une « illustration » qui se refuse à toute transcription littérale. Bien que la métaphore, l'*image*, soit considérée par Valéry comme un mode *primitif* de penser et pour démêler sa pensée, un mode appartenant encore à l'état de songe, et aussi à l'époque de conquête, l'époque où l'homme a acquis le pouvoir d'abstraction, l'époque où les formes même se multiplient par analogie et spécialement par analogie de fonctions syntaxiques, elle joue un rôle important en poésie. Par son œuvre, le poète essaie de fixer et de communiquer sa multiplicité et son émotion personnelle, ses idées et ses impressions ; pour atteindre son but, il fait un usage particulier des métaphores. Mais selon quelles règles le poète construit-il ses métaphores ? Comment reconstruire les mécanismes de l'imagination de l'intuition et de l'inspiration en actes de créer des métaphores ?

Pour donner une idée de la difficulté de ceci, mentionnons à titre d'exemple la " métaphore d'états " (40) (et non d'objets) ; le but de ce type de métaphore consiste pour le poète à déterminer une chose, un mot, ou un état, en provoquant le même réflexe que la chose, le mot, l'état — mais *sans les nommer* ; le poète fait tout ce qu'il faut pour amener la métaphore au plus près de l'esprit du lecteur. La " métaphore continue " pourrait servir d'autre exemple :

la métaphore continue n'a pas de terme principal. Il y a perpétuel échange entre les termes de comparaison, et souvent, par une généralisation très naturelle, l'un des termes est supprimé pour ne laisser, arrangé avec l'autre terme, que son attribut, ou sa fonction. Le terme conservé est modifié par la présence cachée du terme supprimé...
(7/270)

Nous nous trouvons alors dans le domaine des *effets harmoniques possibles* de l'œuvre poétique : c'est par l'introduction de telles métaphores, de telles symétries ainsi que de contrastes — « Métaphores en littérature ne jouent que par surprise. »

(40) Cette désignation se trouve dans *Cahier* 1/811 ; plus tard, (4/489), Valéry l'a nommée « métaphore complète » (cf. *Cahiers*, éd. par J. Robinson, Ed. de la Pléiade, 2 vol., 1972/1974, vol. II, p. 1158).

(9/708) — que l'œuvre poétique gagne son aspect autonome, de n'être plus moyen, mais d'exister en soi et de ne valoir que par des qualités intrinsèques.

La poïétique valéryenne englobe l'étude consciente des transformations mentales et verbales, psychiques et sensibles qui constituent l'œuvre poétique ; sa valeur résulte, entre autres, des opérations métaphoriques et d'analogie, d'intuition et/ou d'inspiration, ce qui veut dire que la distinction entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ne peut être faite que dans une interprétation voulue (41). Dans ce domaine complexe et composite du *faire*, un certain degré de hasard ne peut pas être exclu (42).

(41) Pour la critique de cette distinction pascalienne par Valéry cf. *Cahiers* 4/624, 11/239 et 19/403-404 ou, dans l'édition des *Cahiers* de la Pléiade, vol. II, 994-995, 1038-1040, et 1201.

(42) Ce n'est qu'au dernier moment que j'ai pu consulter quelques livres qui sont d'un intérêt tout particulier pour la communication ci-présentée.

Tout d'abord, l'intuition comtienne : En consultant les travaux de Pierre DUCASSÉ (*Essai sur les origines intuitives du positivisme*, Paris 1939, et *Méthode et intuition chez Auguste Comte*, Paris 1939) on découvre des affinités avec l'intuition kantienne et cartésienne d'une part, et avec l'intuition valéryenne d'autre part. Je me limite aux suivantes, en soulignant que l'intuition comtienne découle immédiatement de l'intuition géométrique, qu'elle est pénétrée de subjectivité tout en étant clairement orientée vers l'objectivisation (vision géométrique d'ensemble), qu'elle supporte et guide la construction inventive, et son caractère de passage ou de transition est corrélatif d'une structure méthodologique. Le mouvement intuitif obéit immédiatement au rythme alternatif de spontanéité et de systématisation, ce que Comte a toujours désigné comme caractère spécifique de toute « production » positive. La philosophie positiviste admet les représentations positives comme schèmes déductifs, à condition qu'elles joignent l'unité de vue à l'immédiateté d'inspiration.

Une dernière remarque que j'aimerais ajouter se rapporte sur l'idée de ' sudden insight ' ou ' flash of similarity ' (James) qui joue un rôle si grand dans les découvertes scientifiques, éprouvés par des génies tels que Archimède, Descartes, Newton, Darwin, Mach, Planck, Kekulé, Poincaré, Hadamard ou d'autres. Parmi eux il y en a quelques-uns qui ont passé une nuit devenue désormais célèbre : Valéry se joignait à eux par une nuit de Gènes. (Cf. J. HADAMARD, *Essai sur la psychologie dans le domaine mathématique*, Paris 1959, et J. LERAY, « L'invention en mathématiques », in *Logique et Connaissance scientifique*, vol. publié sous la direction de J. Piaget, Pléiade 1967, 465-473, ainsi que W.H. LEATHERDALE, *The role of analogy, model and metaphor in science*, Amsterdam/Oxford/New York 1974).